

Dominique Poirel

CNRS, Institut de recherche et d'histoire des textes, Paris

HEYMERIC DE CAMPO, LE SCOLASTIQUE EXTRÊME

*À Zénon Kaluza,
en souvenir de nos joyeuses conversations
à Cluj, Dijon et Paris, et en reconnaissance
admirative pour sa sagesse, son humour
et son amitié.*

Parmi les auteurs auxquels s'est intéressé Zénon Kaluza, l'un se distingue par la longueur de ses phrases et la difficulté de sa lecture : il s'agit d'Heymeric de Campo († 1460), maître ès arts puis en théologie, d'abord à Cologne, ensuite à Louvain, fameux surtout pour avoir compté Nicolas de Cues parmi ses élèves¹. La phrase unique à laquelle cet article est consacré provient du *Tractatus de naturali veritatis catholice circa principia philosophie christiane universalis analisy*. En tête du chapitre II de ce traité, elle compte 367 mots et s'étend sur 40 lignes dans l'édition critique *princeps* qu'en a procuré Zénon Kaluza, d'après le manuscrit Bruxelles, Bibl. Roy., 893–898 (XV^e s.), f. 152r–160r, qui provient de Saint-Martin de Louvain². Encore verra-t-on qu'il ne serait pas absurde de

¹ Outre l'ouvrage cité à la note suivante, voir en dernier lieu les études réunies dans l'ouvrage *Heymericus de Campo. Philosophie und Theologie im 15. Jahrhundert*, édité par K. Reinhardt, (Philosophie Interdisziplinär, 28), Regensburg : S. Roderer-Verlag, 2009, ou encore D. CALMA, R. IMBACH, « Heymeric de Campo, auteur d'un traité de métaphysique. Étude et édition partielle du *Colliget principiorum* », *Archives d'Histoire Doctrinale et Littéraire du Moyen Âge*, vol. 80 (2013), p. 291–416.

² Z. KALUZA, « Tractatus de naturali veritatis catholice analisy », *Heymericus de Campo opera selecta*, édité par R. Imbach, P. Ladner, vol. 1, (Spicilegium Friburgense. Texte zur Geschichte des Kirchlichen Lebens, 31), Freiburg : Universitätsverlag Freiburg Schweiz, 2001, p. 169–203, en l'occurrence p. 182–183.

la diagnostiquer plus longue encore et peut-être même de la faire courir sur cinq pages, soit la totalité du chapitre II³.

Pourquoi nous intéresser à cette curiosité syntaxico-doctrinale ? D'abord, parce que l'extrême longueur de phrase n'est pas une exception dans les écrits d'Heymeric, c'est au contraire un de ses traits stylistiques les plus constants et les plus reconnaissables. Il vaut donc la peine d'affronter la question pour elle-même et d'essayer de comprendre, à partir d'un exemple particulier, de quels procédés syntaxiques et rhétoriques notre auteur se sert pour composer des phrases aussi longues, et néanmoins (non quelque effort de la part du lecteur) compréhensibles. La question concerne d'autre part la philologie : c'est même de ce côté que Zénon Kaluza l'a dans le cas présent rencontrée. Comment éditer et ponctuer des portions de texte aussi longues et, néanmoins, insécables ? Comment, peut-être même, prendre appui sur une telle manière d'écrire pour argumenter l'authenticité ou l'inauthenticité d'une œuvre ? Enfin, la question me paraît relever de l'histoire de la pensée. Même chez les scolastiques, supposés pratiquer les mêmes exercices scolaires et les mêmes méthodes intellectuelles, on observe des différences profondes de style qui affectent l'allure et le profil de leurs phrases. Étudier les phrases typiques d'un écrivain, comme on l'a récemment tenté pour Albert le Grand⁴, c'est entrer dans son atelier de travail, c'est observer la manière dont sa pensée s'élabore, s'organise et s'extériorise, c'est comme rejoindre la matrice originelle, antérieure à l'articulation des concepts et à l'achèvement des textes, pour y observer le bouillonnement originel, les mouvements et les rythmes qui façonnent sa *forma mentis*⁵.

I. ANALYSE D'UN TITRE

Pour nous mettre en jambes, commençons par le titre du chapitre II, déjà d'une longueur respectable :

De compossibilitate trinitatis personalis cum simplicitate unitatis originalis in primordiali universorum encium, vivencium et intelligencium principio absque causaliter postponibili aut originaliter producibili unius proprietatis principiandi ab altera principiatio.

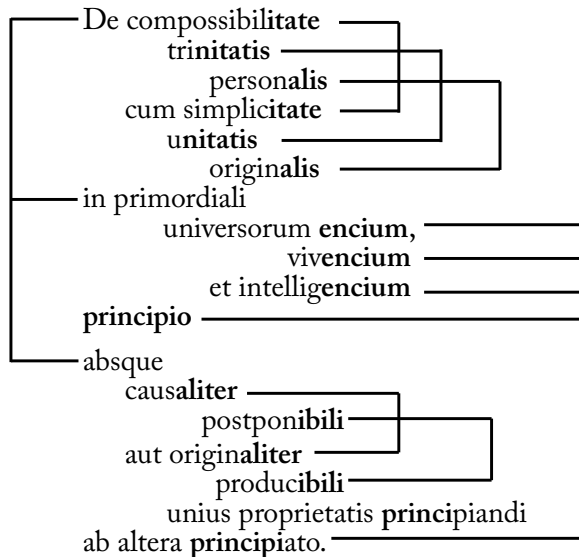
Outre son étendue, puisqu'il ne fait pas moins de vingt-huit mots, ce titre attire l'attention par ses emboitements syntaxiques : à deux reprises l'adjectif est

³ Ibidem, p. 182–186.

⁴ D. POIREL, « Albert le Grand écrivain, ou le mystère de la phrase interminable », *Portraits de maîtres offerts à Olga Weijers*, édité par C. Angotti, M. Brînzei, M. Teewen, (Textes et Études du Moyen Âge, 65), Turnhout : Brepols, 2013, p. 37–62.

séparé du substantif (« primordiali... principio », « postponibili aut... producibili... principiatio ») par une série de compléments du nom ou circonstanciels. On remarque d'autre part divers jeux sur les sonorités qui ne peuvent manquer d'être délibérés. Soit l'auteur recourt à plusieurs mots de la même famille, qui ne diffèrent que par le suffixe ou la désinence (« principio... principiandi... principiatio »); soit au contraire il emploie divers mots de familles différentes, mais rapprochés par la désinence. Tantôt une rime simple, assez naturelle entre des mots coordonnés de mêmes natures et fonctions grammaticales, réunit trois notions, tandis que la longueur croissante des mots qui les exprime reflète une croissance dans les degrés d'être (« *encium*, *vivencium* et *intelligencium* »). Tantôt une construction plus complexe, par cascade de deux (« *causaliter postponibili* aut *originaliter producibili* »), voire de trois rimes riches (« *De compossibilitate trinitatis personalis cum simplicitate unitatis originalis* »), renforce l'analogie de syntaxe et de signification entre deux membres de phrase parallèles.

Le titre tout entier apparaît ainsi comme une succession de trois membres introduits par trois prépositions principales (« De... in... absque »), dont chacun se signale par une construction complexe, qui, probablement, risquerait d'égarer le lecteur si cette construction n'était clairement martelée pour l'oreille par des effets de sonorité. C'est ce qu'on peut exprimer pour l'œil grâce à une mise en page comme celle-ci :



Pourquoi le titre est-il exprimé de façon si prolixe et si complexe ? Parce que l'auteur veut en quelque sorte croiser trois oppositions ou distinctions, correspondant aux trois membres qu'on vient de dégager :

1. l'opposition théologique entre trinité de personnes et unité de substance en Dieu,
2. la distinction philosophique des trois degrés de perfection : être, vie et intelligence,
3. enfin la négation en Dieu même de modes de procession qu'on trouve dans la nature ordinaire, mais qui lui sont inadéquats.

En d'autres termes, la complexité syntaxique n'est pas gratuite, elle reflète le repliement sur elle-même d'une pensée qui s'efforce de tenir ensemble la théologie révélée et la philosophie naturelle, en affirmant certes un certain recouplement entre les deux ordres (« De... in... »), mais en rejetant l'absorption de l'un dans l'autre (« absque... »). Tout penser ensemble, à la fois dans la cohérence et la distinction, tel est le projet spéculatif d'Heymeric. C'est parce qu'il veut tout embrasser sans rien confondre que la phrase d'Heymeric, on va le voir, est à la fois si longue en extension et si ramifiée en compréhension.

II. ANALYSE D'UNE PHRASE

Examinons à présent le premier paragraphe du chapitre II. Le voici d'abord au complet, tel qu'il est édité par Zénon Kaluza, d'une manière qui fait mon admiration par la qualité de sa ponctuation, sur un texte aussi difficile à interpréter, surtout si l'on ajoute aux excentricités de la syntaxe sa transmission dans un manuscrit unique, ici ou là entaché d'erreurs de copie. Pour la commodité du lecteur, nous avons conservé le découpage en lignes de l'édition, en les numérotant pour un report plus facile à l'ouvrage imprimé.

* * *

- p. 182 (1) Hanc primordiale universitatis encium ex non esse ad esse creabilium, de potencia, sic informiter ad esse vocata racione privacionis eidem potencie innata, ad actum habituale forme, ipsam esencialiter informantis, via generacionis, tam exemplaris quam exemplati, perducibilium, et de hoc actu habitualiter formato racione potencie sibi et habitui eius opposito, in 5
- p. 183 sua originali privacione, secundum Philosophum II Physicorum, presupposito, communis, ad eandem privacionem corruptibiliter resolubilis, ad actum irrepassibiliter perfectum, utpote fontalem vitaliter exercitum, ac mediante hoc exercicio directo ad actum nocionaliter reflexum consequenter conducibilium, essenciam, vitam et intelligenciam a se efficienter, per se 10 formaliter, propter se finaliter et in se substancialiter, fundamentaliter seu radicaliter agentem et ita tres trinitates actuum universaliter comunicabilium originales, per tria correlativa sui fluxus esencialiter a principio per medium ad finem ydemptice reciprocata signa intelligibiliter distinctas et

sic in novem originaliter distinctos progressivos unitatis simplicis gradus 15
 simplifice ordinatos aptitudinaliter subdistinctas, in una incommunicabili
 subsistencia, — quam vocat Sapiens immensam magnitudinis divine sedem
 in tres sanctos, ut addit idem Sapiens, celos, quos appellat Propheta
 eternos montes et Iohannes in sua Apocalipsy *fontes vite aquarum* ex vivi-
 fico sue fecunditatis suppositalis, se a primo per medium ad ultimum 20
 incommunicabiliter exerentis, transitu discrete resultantes et ita per tria ori-
 ginaliter relativa suarum proprietatum singularium signa ordinate distinc-
 tos, personaliter tripartitam —, veluti in omnipotenti sue bonitatis infinite,
 que semper est in actu et iugiter se diffundit, plantacione, iuxta modum
 loquendi divini Dyonisii, fundantem, continentem et custodientem, fate- 25
 mur ideo, prout in precedenti capitulo dictum est, sine produccione ori-
 ginaliter alterutra simul trinum et unum universorum principium, nulla-
 tenus vere et proprie principiatum, creatum, causatum aut factum, quamvis
 testetur fides christiana idipsum principium per quod *omnia facta sunt* esse
 a suo principio paternaliter formativo, cuius est verbum efficax et sermo 30
 omnipotens virtute sua omnia portans, vitaliter genitum et ad ymaginem
 sue bonitatis ac invisibilis deitatis similitudinemque candidam sue eterne
 lucis substancialiter figuratum, eternaliter natum atque cordialiter eructa-
 tum, eo quod ille filialis verbi divini a suo paterno enunciatore ortus est tan-
 tum rationalis, nocionalis sive efficaciter significativus, quo idem filius, ut 35
 unus cum suo genitore deus, ostendit aut representat in suo modo princi-
 piandi formaliter pullulante proprium et adequate correlativum sui modi
 principiandi paternaliter effectivum terminum, sicut ratio significandi ser-
 mocinalis indicat rationem intelligendi, cuius est proprium adequatum sig-
 num. Quale fieri, oriri, causari aut pati nocionale, cum fundetur precise in 40
 motu vitaliter discursivo divine rationis, inter realem sue essentialiter im-
 mobilis permanencie subsistentiam et intencionalem sue spiritualiter reso-
 lutorie intelligencie conversionem relative transeuntis, non potest affirmari
 proprie principiari, sed potius de una ratione principiandi ad aliam ire, ten-
 dere aut vehi, prout innuit Philosophus II Physicorum, cum ibi dicit, quod 45
generacio est via in naturam, qua, supple, genitum exit a generante ad pro-
 prium sue generacionis active terminum. Sic sane in proposito exit princi-
 pium per quod a principio de quo, a quo vel ex quo, sine dependencia effec-
 tuali unius ab altero.

* * *

Relisons donc la première phrase, groupe de mots par groupe de mots, en cherchant à comprendre ce qu'Heymeric veut y dire et en nous intéressant par le fait même à sa structure syntaxique.

1. « Hanc primordialem universitatis encium » (ligne 1).

De façon typique, les quatre premiers mots plongent le lecteur en plein mystère. En tête du nouveau chapitre vient l'adjectif *Hanc*, qui se réfère à quelque

chose qui a déjà été dit au chapitre précédent. Le démonstratif assure donc la continuité entre les deux sections du texte. Mais à quoi se réfère-t-il ? L'adjectif *primordiale*, qui suit aussitôt, apporte certes quelques informations, mais il en fait surtout attendre d'autres, puisque le ou les substantifs auxquels il se rapporte n'apparaissent pas avant la ligne 10 et que pour lire le verbe conjugué que réclame l'accusatif *Hanc primordiale* il faut descendre encore jusqu'aux lignes 25/26. Dans l'intervalle, le lecteur est contraint à un redoutable effort de mémoire pour engranger 232 mots, jusqu'à ce que le membre de phrase qu'ils construisent se termine et que l'attente qu'ils suscitent soit comblée. Or les deux mots suivants sont des compléments du nom en cascade : *universitatis encium*, dont le dernier est aussitôt le point de départ de sections de tailles très diverses mais croissantes, puisqu'elles sont respectivement de 6, 26 et 47 mots. La succession des trois termes abstraits, *primordiale*, *universitatis* et *encium*, déclinés à des cas, genres et nombres différents, augmente donc la complexité syntaxique de la phrase, à mesure qu'elle apporte des informations supplémentaires, mais toujours insuffisantes tant que manque le verbe dont ce groupe de mots est le complément d'objet direct.

2. « ex non esse ad esse creabilium » (ligne 1).

Du moins les mots qui suivent offrent-ils une syntaxe et une signification plus claires. Son dernier mot, *creabilium*, s'accorde manifestement avec le dernier mot du groupe précédent, *encium*. Les cinq autres mots se répartissent entre deux jeux d'opposition, l'un entre les prépositions *ex* et *ad* qui marquent l'origine et la destination, l'autre entre deux notions strictement contraires, *non esse* et *esse*. Comme la notion de création est habituellement définie à l'aide de ces notions, nos six mots offrent aux lecteurs s'apprêtant à traverser la phrase océanique d'Heymeric comme une îlot de limpidité. Ils présentent en outre un modèle pour comprendre les membres de plus en plus longs qui le suivent.

3. « de potencia, sic informiter ad esse vocata racione privacionis eidem potencie innata, ad actum habitualemente forme, ipsam essentialiter informantis, via generacionis, tam exemplaris quam exemplati, perducibilium » (lignes 2-4).

En effet, une fois lu le petit membre « ex non esse ad esse creabilium », il devient aisé de reconnaître une structure analogue dans le membre suivant, « de potencia... ad actum... perducibilium » : paire de termes opposés (*potencia / actus*) corrélés par deux prépositions marquant encore l'origine et la destination (*de / ad*), et adjectif au génitif pluriel, se rapportant à *encium*, disposé comme ci-dessus en fin de membre. L'élément neuf est l'addition d'incises plus ou moins

longues, réparties sur chacun des deux termes opposés, et qu'il est plus facile de construire correctement si l'on s'appuie non seulement sur la grammaire et le sens, mais encore sur les habitudes stylistiques d'Heymeric.

Celui-ci, on l'a vu, aime écarter l'adjectif (ou le participe) du substantif auquel il se rapporte pour intercaler entre eux les divers compléments qui en dépendent. Il semble donc probable de segmenter ainsi le membre :

de potentia ...vocata ...innata,
ad actum ...informantis ...exemplati,
perducibilium

Ce premier essai doit cependant être corrigé. Si la première participiale, « sic informiter ad esse vocata » se rapporte certainement à « potentia », on ne peut en dire autant de la seconde, « racione privacionis eidem potencie innata », car on aboutirait alors à l'idée d'une puissance innée dans elle-même ! La seule option consiste donc à rapporter « innata » à « racione » : « par la raison (c'est-à-dire le principe) de privation innée dans cette même puissance ». Le génitif « innate » aurait été plus clair dans l'absolu (c'est alors la privation qui serait innée dans la puissance, au lieu de la raison de cette privation), mais la succession de formes dative et génitive fléchies en *-e* (« potencie innate ») confrontait le lecteur à une autre ambiguïté, peut-être plus grave.

La seconde partie du membre est moins redoutable. La participiale « ipsam essencialiter informantis » (où « ipsam » renvoie à la puissance) ne peut se rapporter qu'à « forme ». Malgré une cascade de génitifs, la suite n'offre guère de difficulté, grâce d'abord à l'ablatif « via », qui dans la langue scolastique introduit d'ordinaire un complément de moyen au génitif, grâce ensuite à l'opposition « exemplaris / exemplati », que rehaussent les adverbes corrélatifs « tam » et « quam ». On comprend que les étants sont susceptibles non seulement d'être créés, pour passer du non-être à l'être, mais encore d'être conduits de la puissance à l'acte ; plus précisément, d'une puissance appelée à l'être malgré son infirmité, en raison du principe de privation qui lui est inné, à un acte habituel, qui donne forme à cette puissance, au moyen d'une génération touchant le modèle (*exemplar*) aussi bien que sa copie (*exemplatum*).

4. « et de hoc actu habitualiter formato racione potencie sibi et habitui eius opposito, in sua originali privacione, secundum Philosophum II Physicorum, presupposito, communis, ad eandem privacionem corruptibiliter resolubilis, ad actum irrepassibiliter perfectum, utpote fontalem vitaliter exercitum, ac mediante hoc exercicio directo ad actum nocionaliter reflexum consequenter conducibilium » (lignes 4–10).

Puisque le nombre de mots n'a cessé d'augmenter du premier au troisième membre, il est d'autant plus précieux de pouvoir retrouver dans le dernier membre une structure identique à celle trouvée dans les deux précédents : « et de hoc actu... ad actum... conducibilium ». Le troisième passage se fait donc d'un acte à l'autre, et la succession de propositions participiales, dans lesquelles le participe est d'ordinaire rejeté en fin de proposition, sert à différencier entre eux ces deux actes. La segmentation suivante du texte paraît donc assez vraisemblable :

et de hoc actu ...formato ...opposito ...presupposito,
ad actum ...perfectum ...exercitum ...reflexum,
consequenter conducibilium

Toutefois, une analyse plus fine oblige à remanier cette première approche pour la première partie du membre de phrase. En effet, sa série de participes en *-to* se partage entre l'ablatif « actu » et le datif « habitui ». Il faut aussi prendre en compte une seconde série, cette fois d'adjectifs : « communis » et « resolubilis ». L'examen des rimes ne peut donc être isolé sans danger de la recherche du sens. La première segmentation doit donc être ainsi corrigée :

et de hoc actu habitualiter formato,
 ratione potencie
 sibi et habitui opposito
 in sua originali privacione... presupposito
 communis
 ad eandem privacionem... resolubilis
ad actum ...perfectum ...exercitum ...reflexum,
consequenter conducibilium

« et de hoc actu ». Comme plus haut « Hanc », comme plus bas « eandem », le démonstratif « hoc » est employé pour assurer la continuité entre ce qui vient d'être dit et ce que l'auteur ajoute de neuf. Il était question plus haut d'un « actum habitualement forme » : Heymeric reprend la notion en parlant d'un « actu habitualiter formato », désormais opposé à un « actum irrepassibiliter perfectum⁵ ». Le premier acte est doté d'une forme sur le mode de l'habitus, c'est-à-dire de la possession stable ; le second, d'une perfection sur le mode de l'inéluclabilité : il échappe à toute action contraire qui le rendrait imparfait.

Si, au contraire du second, le premier acte peut perdre sa forme, c'est parce qu'il la possède « ratione potencie », c'est-à-dire « en raison » ou « par la raison d'une puissance », laquelle est successivement dite « commune » et « résoluble ».

⁵Le mot *irrepassibiliter*, littéralement : « qui ne peut pas subir une action en sens inverse », illustre la tendance d'Heymeric à forger les mots dont il a besoin, avec une prédilection dont on reparle ci-dessous pour les adverbes en *-iter*.

Cette puissance lui est « commune » ainsi qu'à l'habitus opposé, habitus pré-supposé dans sa privation originelle. Cette présence d'une privation jusque dans l'acte de la forme est garantie par l'autorité d'Aristote. Dans sa *Physique*, au début du livre II, le Philosophe affirme en effet que « la privation est forme en quelque façon⁶ ». Il y a donc dans cet acte habituel un germe de privation qui lui vient de la puissance. De cette puissance, il est dit ensuite qu'elle est « apte à (se) dissoudre » : elle tend à ramener, par corruption, l'acte temporairement formé vers cette même privation originelle.

L'acte habituel est donc fragile : il vient d'une privation et tend à y retourner. Rien de tel avec le second acte, décrit par trois propositions participiales marquant trois degrés croissants dans l'activité. Cet acte second est dit parfait ou achevé de façon irréversible (« irrepasibiliter perfectum ») ; il s'exerce de façon vitale, puisqu'il agit sur le mode de la source (« utpote fontalem vitaliter exercitum ») ; enfin, moyennant cet exercice, il fait notionnellement retour vers l'acte que visait cet exercice (« ac mediante hoc exercicio directo ad actum nocionaliter reflexum »). Par cet acte suprême, il faut entendre la divinité comme source et terme de toute activité et comme permanence dans l'être, vie et intelligence. D'où les adverbes « irrepasibiliter... vitaliter... nocionaliter », qui évoquent ces trois notions et annoncent ainsi le membre suivant :

5. « essenciam, vitam et intelligenciam » (ligne 10).

Surprise ! Le substantif féminin singulier à l'accusatif auquel devaient se rapporter les mots « Hanc primordiale » (ligne 1), ce substantif est triple. La mystérieuse réalité primordiale, innommée depuis le début du chapitre, mais dont on a peu à peu découvert qu'elle est source par création, actuation première et perfection de toute l'universalité des étants, cette réalité tresse en elle une activité stratifiée : être, vie et intelligence. Beaucoup reste à dire sur son compte. C'est pourquoi, avant de lire le verbe que réclame sa forme accusative, le lecteur doit passer par d'autres propositions participiales, reconnaissables à leur forme elle aussi accusative, féminine et singulière : « agentem » (ligne 12) et, beaucoup plus bas, « fundantem, continentem et custodientem » (ligne 25). Une fois encore, dans une série de segments analogues, le fait qu'un plus bref vienne en premier est d'une grande aide pour construire et comprendre la suite. Commencant donc par le premier membre.

⁶ « καὶ γὰρ ἡ στέρησις εἶδος πῶς ἐστίν. », *Phys.* I, 1, 193b19–193b20.

6. « a se efficienter, per se formaliter, propter se finaliter et in se substantialiter, fundamentaliter seu radicaliter agentem » (lignes 10–12).

Le sens du premier participe, « agentem », est précisé par quatre groupes pareillement formés d'une préposition, du pronom réfléchi « se » et d'un ou plusieurs adverbes en *-ter*. Ces quatre groupes déclinent l'action du triple principe primordial selon un schéma qui correspond à peu près aux quatre causes, si ce n'est que les notions de « substance », de « fondement » et de « racine » sont substituées à la matière. Dieu, le principe créateur, organisateur et perfecteur, ne saurait rien avoir de commun avec cette dernière. La matière est donc remplacée par des notions susceptibles d'un emploi immatériel, mais d'une certaine manière analogique. Au contraire des trois premiers termes, efficacité, forme et fin, le quatrième ne va pas de soi : c'est probablement la raison pour laquelle il est exprimé par un trio d'adverbes insistant sur son caractère primordial.

7. « et ita tres trinitates ...fundantem, continentem et custodientem » (lignes 12–25).

Après « agentem », la conjonction « et » fait attendre d'autres participes parallèles. Ils existent bien, mais sont séparés du premier par une douzaine de lignes. Entre d'eux s'insère un passage complexe, dont il convient de démêler la structure. Puisqu'au début du nouveau membre on lit le substantif « trinitates », probablement à l'accusatif comme complément d'objet direct des participes « fundantem, continentem et custodientem », on peut parier qu'on trouvera dans l'intervalle des adjectifs ou participes, eux aussi à l'accusatif du féminin pluriel, qui qualifient ces trois trinités et aident ainsi à construire le passage. Ces adjectifs ou participes sont au nombre de trois. Comme on l'a déjà observé dans des cas semblables, ils débutent par un segment court, suivi de segments plus longs. Là encore le lecteur peut, partant du segment court, mieux comprendre la structure des segments suivants :

et ita tres trinitates (ligne 12)
 actuum ...originales (lignes 12–13)
 per tria ...distinctas (lignes 13–14)
 et sic in novem ...subdistinctas (lignes 14–16)

7a. « et ita tres trinitates actuum universaliter communicabilium originales » (lignes 12–13).

7b. « per tria correlativa sui fluxus essentialiter a principio per medium ad finem ydemptice reciprocata signa intelligibiliter distinctas » (lignes 13–14).

7c. « et sic in novem originaliter distinctos progressivos unitatis simplicis gradus simplifice ordinatos aptitudinaliter subdistinctas » (lignes 14–16).

Dans les trois cas, la structure est relativement simple : selon un procédé fréquent dans le latin classique et que lui-même affectionne, Heymeric a disposé les compléments par inclusions successives, de la façon suivante :

et ita tres trinitates
 actuum
 universaliter
 comunicabilium
 originales
 per tria correlativa
 sui fluxus
 essencialiter
 a principio per medium ad finem
 ydemptice
 reciprocati
 signa
 intelligibiliter distinctas
 et sic
 in novem originaliter distinctos progressivos
 unitatis simplicis
 gradus simplifice ordinatos
 aptitudinaliter subdistinctas

Comprenons que les trois trinités d'actes dont il est ici question s'obtiennent en croisant les triades *essencia / vita / intelligencia* d'une part, *potencia / actus formatus / actus perfectus* de l'autre. Ces actes sont « universellement communicables » : le but d'Heymeric est en effet de chercher un principe unique et universel, qui à partir de l'unité se diversifie peu à peu par des ramifications ternaires successives, chaque flux étant scandé par ces trois étapes : début, milieu et fin.

7d. « in una incommunicabili subsistencia, — quam vocat Sapiens immensam magnitudinis divine sedem in tres sanctos, ut addit idem Sapiens, celos, quos appellat Propheta eternos montes et Iohannes in sua Apocalipsy fontes vite aquarum ex vivifico sue fecunditatis suppositalis, se a primo per medium ad ultimum incommunicabiliter exerentis, transitu discrete resultantis et ita per tria originaliter relativa suarum proprietatum singularium signa ordinate distinctos, personaliter tripartitam — » (lignes 16–23).

Le segment suivant se compose d'une longue parenthèse. En complément des passages précédents, qui montraient comment l'universalité des étants se multiplie par triades successives à partir de l'unité primordiale, Heymeric revient à celle-ci. Toute cette universalité primordiale des étants est en effet fondée, contenue et conservée « dans l'unique subsistence incommunicable », c'est-à-dire dans Dieu lui-même, envisagé non plus *ad extra* dans son action créatrice, mais *ad intra* dans sa vie trinitaire. C'est alors que débute notre incise, longue de cinquante-neuf mots. Une première section de l'incise a pour fin de justifier par le témoignage de l'Écriture la tension originelle, en Dieu lui-même, entre unité de nature et pluralité de personnes. Une première citation du livre de la Sagesse est donc alléguée : « Mitte illam de caelis sanctis tuis et a sede magnitudinis tuae » (Sap. 9, 10). L'auteur sacré prie Dieu d'envoyer sa sagesse « du siège de sa grandeur », voici pour l'unité, et « à partir de ses saints cieux », voici pour la pluralité. Le siège divin est donc à la fois unique et multiple, ce qu'Heymeric précise même en ajoutant le nombre « trois ». L'unité du siège de Dieu est pareillement présentée comme plurielle dans d'autres textes de l'Ancien Testament, un verset du Psaume situant Dieu parmi « les montagnes éternelles » : « illuminans tu mirabiliter a montibus aeternis » (Ps. 75, 5), et un autre, de l'Apocalypse, l'installant parmi « les sources des eaux de la vie », toujours au pluriel : « et deducet eos ad vitae fontes aquarum » (Ap. 7, 17) :

in una incommunicabili subsistencia,
 — quam vocat Sapiens immensam magnitudinis divine sedem
 in tres sanctos,
 ut addit idem Sapiens,
 celos,
 quos appellat Propheta eternos montes
 et Iohannes in sua Apocalipsy *fontes vite aquarum*
 ex vivifico
 sue fecunditatis suppositalis,
 se a primo per medium ad ultimum
 incommunicabiliter exerentis,
 transitu
 discrete resultantes

Heymeric en tire la conclusion que le principe primordial de tout étant se distribue lui-même en trois personnes, distinguées par leurs relations d'origine :

et ita
 per tria originaliter relativa
 suarum proprietatum singularium
 signa
 ordinate distinctos,
 personaliter tripartitam —,

La parenthèse exposée, revenons à l'unique subsistance incommunicable, qu'Heymeric compare ensuite à une « plantation toute-puissante », c'est-à-dire apte à donner la vie à toute sorte d'espèces vivantes, grâce à une bonté infinie toujours en acte et constamment diffusive d'elle-même. Selon la doctrine néo-platonicienne, le principe divin est à la fois incommunicable en lui-même et infiniment communicable par son action causale, de sorte que, tout en restant éternellement ce qu'il est, il ne cesse de « fonder », de « contenir » et de « conserver » l'universalité des êtres, trois verbes repris d'un passage des *Noms divins* du pseudo-Denys l'Aréopagite où ce dernier parle en effet du « fondement, de la contenance et de la garde des biens » à partir de la bonté divine : « Et habitationem ex bonitate habent, et fundamentum eis inde est, et continentia, et custodia, et refectio bonorum [...] »⁷.

in una incommunicabili subsistencia [...]
 veluti in omnipotenti
 sue bonitatis infinite,
 que semper est in actu
 et iugiter se diffundit,
 plantacione,
 iuxta modum loquendi divini Dyonisii,
 fundantem, continentem et custodientem

8. « fatemur ideo, prout in precedenti capitulo dictum est, sine productione originaliter alterutra simul trinum et unum universorum principium, nullatenus vere et proprie principiatum, creatum, causatum aut factum » (lignes 25–28).

Enfin, le lecteur arrive au verbe de la proposition principale : c'est « fatemur », c'est-à-dire « nous affirmons », avec la tonalité d'une proclamation et même — les deux mots sont apparentés — d'une « profession » de foi. Le choix du mot contribue donc à manifester l'intention d'Heymeric d'unifier fortement les deux versants, philosophique et théologique, de sa propre pensée. Mais que professe Heymeric ? Pour retrouver l'ordre et le sens de la phrase, il faut s'en rappeler au

⁷PSEUDO-DIONYSIUS AREOPAGITA, *De divinis nominibus*, IV, 1, éd. Dionysiaca, 1, p. 149; cf. PG 3, 695A; cf. PL 122, 1129B.

moins les éléments principaux, en faisant éventuellement abstraction de tous les compléments ou précisions greffés sur eux : « Hanc primordiale[m] encium... essenciam, vitam et intelligenciam..., fatemur... sine produccione originaliter alterutra simul trinum et unum universorum principium, nullatenus vere et proprie principiatum... ».

Hanc primordiale[m]
 universitatis
 encium [...] (ligne 1)
 essenciam, vitam et intelligenciam [...] (ligne 10)
 fatemur ideo,
 prout in precedenti[um] capitulo dictum est,
 sine produccione originaliter alterutra
 simul trinum et unum universorum principium,
 nullatenus vere et proprie principiatum, creatum, causatum
 aut factum (lignes 25–28).

Ce que proclame ici notre auteur, c'est que le principe dont il parle est un vrai principe, puisque, tout en étant trine et un, il est lui-même principe de tout (1), échappe à toute production circulaire (2), ainsi qu'à toute causalité extérieure (3). Il vérifie donc les trois propriétés données plus haut d'après Aristote, plus précisément aux lignes 10–11 du chapitre I (2^e et 3^e lignes de la page 181) : « per tres proprietates originales... que sunt non esse ex aliis aut alterutris, sed omnia alia ex ipsis⁸ ».

9. « quamvis testetur fides christiana idipsum principium per quod *omnia facta sunt* esse a suo principio paternaliter formativo, cuius est verbum efficax et sermo omnipotens virtute sua omnia portans, vitaliter genitum et ad ymaginem sue bonitatis ac invisibilis deitatis similitudinemque candidam sue eterne lucis substancialiter figuratum, eternaliter natum atque cordialiter eructatum » (lignes 28–34).

Le membre suivant introduit une concession. On vient de dire que le principe primordial échappait à toute production extérieure ou circulaire (par ex. le Père produit le Fils, qui produit l'Esprit, qui produit le Père). Il reste à montrer que l'absence de production en Dieu n'empêche pas des relations de processions. De fait, la foi chrétienne proclame que le même principe de toute la création, c'est-à-dire le Verbe archétype, tire lui-même son être d'un autre principe, qui est le Père. On observera particulièrement la succession de participes en *-tum*, dont la rime est renforcée par la présence juste auparavant d'adverbes en *-aliter* :

⁸ ARISTOTELES, *Physica*, I, 5, 188a27–188a28 : « Il faut en effet que les principes ne soient ni l'un par l'autre, ni par autre chose, et que tout soit par eux ».

quamvis testetur fides christiana
 id ipsum principium
 per quod *omnia facta sunt*
 esse a suo principio paternaliter formativo,
 cuius est verbum efficax
 et sermo omnipotens
 virtute sua omnia portans,
 vitaliter genitum
 et
 ad ymaginem sue bonitatis
 ac invisibilis deitatis
 similitudinemque candidam sue eterne lucis
 substantialiter figuratum,
 eternaliter natum
 atque cordialiter eructatum

10. « eo quod ille filialis verbi divini a suo paterno enunciatores ortus est tantum rationalis, nocionalis sive efficaciter significativus » (lignes 34–35).

S'il n'y a pas de contradiction entre la négation de toute production en Dieu et l'affirmation des processions trinitaires, c'est parce que la manière dont le Fils procède du Père est « rationnelle », « notionnelle » ou « signifiante ». Selon le sens originel du mot « Verbe », la naissance du Fils par le Père est en cela comparable à l'énonciation d'une parole :

eo quod ille filialis
 verbi divini
 a suo paterno enunciatores
 ortus est tantum rationalis, nocionalis sive efficaciter significativus

11. « quo idem filius, ut unus cum suo genitore deus, ostendit aut representat in suo modo principiandi formaliter pullulante proprium et adequate correlativum sui modi principiandi paternaliter effectivum terminum, sicut ratio significandi sermocinalis indicat racionem intelligendi, cuius est proprium adequatum signum » (lignes 35–40).

De ce fait, ce principe qu'est le Fils, tout en ne faisant qu'un seul Dieu avec le Père, représente cet autre principe qu'est le Père d'une manière analogue à celle par laquelle le langage représente la pensée. On notera ici l'analogie, soulignée par la rime, entre les deux jeux d'opposition : « in suo modo principiandi... sui modi principiandi » / « ratio significandi / racionem intelligendi » :

quo idem filius,
 ut unus
 cum suo genitore
 deus,
 ostendit aut representat
 in suo modo
 principiandi
 formaliter pullulante
 proprium et adequate correlativum
 sui modi principiandi
 paternaliter effectivum terminum,
 sicut ratio significandi sermocinalis
 indicat rationem intelligendi,
 cuius est proprium adequatum signum.

III. RÉFLEXIONS CONCLUSIVES

Des analyses précédentes, quelques enseignements peuvent être tirés en réponse à ces quatre questions : 1) De quels procédés Heymeric se sert-il pour produire des phrases aussi longues ? 2) En contrepartie de l'effort que celles-ci exigent, quels indices fournissent-elles au lecteur pour l'aider à ne pas s'égarer ? 3) Comment, en s'appuyant sur ces indices, éditer et ponctuer un texte d'Heymeric de Campo de manière à le rendre plus lisible ? 4) Pourquoi Heymeric préfère-t-il un certain type de phrases longues et qu'est-ce que la forme même de celles-ci nous enseigne sur sa pensée ?

1. Pour étendre ses phrases, Heymeric dispose de deux moyens principaux, l'inclusion et la rallonge. L'inclusion — l'« hyperbate » de la rhétorique classique — consiste à insérer, à l'intérieur d'une proposition principale relativement simple (« Hanc... essenciam, vitam et intelligenciam... fatemur... principium... »), des informations supplémentaires sous la forme de propositions subordonnées, de compléments, d'adjectifs ou d'adverbes, qui se rattachent à l'un ou l'autre mot de la proposition principale, soit directement, soit indirectement dans le cas fréquent d'inclusions à plusieurs niveaux⁹. L'inclusion se fait d'ordinaire au milieu du membre qu'elle affecte. D'où une configuration symétrique, comme on en a vu quelques exemples plus haut. D'où aussi un début de membre

⁹Plusieurs inclusions dans la même phrase aboutissent à ce que Pascale Bourgain nomme la « phrase en tige » dans son article : « Existe-t-il en littérature un style victorin ? », *L'école de Saint-Victor de Paris. Influence et rayonnement du Moyen Âge à l'époque moderne. Actes du Colloque international du CNRS pour le neuvième centenaire de la fondation (1108-2008)*, édité par D. Poirel, (Bibliotheca Victorina, 22), Turnhout : Brepols, 2010, p. 43, n. 4 = P. BOURGAIN, *Entre vers et prose. L'expressivité dans l'écriture latine médiévale*, édité par C. Giraud, D. Poirel, (Mémoires et Documents de l'École des Chartes, 100), Paris : École des Chartes, 2015, p. 316, n. 4.

déconcertant, puisqu'il débute par une suite de mots qui, pris ensemble, n'offrent pas d'unité syntaxique ou sémantique cohérente ni suffisante : il faut attendre la seconde moitié du membre pour que les attentes successives, créées par l'introduction de termes énigmatiques, soit l'une après l'autre comblées. Typique est donc le début de phrase « *Hanc primordialem universitatis encium...* », qui ne devient compréhensible qu'à partir de la vingt-cinquième ligne. Heymeric est un écrivain exigeant, qui demande à son lecteur un triple talent : la sûreté du latin, pour construire correctement des phrases distendues ; l'intelligence des doctrines, pour raccorder judicieusement les notions corrélatives ; enfin la vigueur de la mémoire, pour engranger des mots qui apparaissent d'abord désarticulés, pendant tout le temps nécessaire avant que s'ajoutent les informations manquantes, lesquelles permettront dans un second temps de compléter la syntaxe et le sens.

Les insertions sont de différentes sortes, mais les plus longues revêtent la forme de propositions relatives (lignes 17–18, 18–19, 24, etc.) ou participales (1, 2–4, 4–10), c'est-à-dire de propositions qui prennent pour point de départ un substantif, qu'elles analysent par démultiplication en notions diverses, incluses dans ce que ce nom contient (« *encium... creabilium, perducibilium et... conducibilium* » 1–10), ou qu'elles détaillent en divers aspects successifs (« *verbum... portans... genitum... figuratum... natum... eructatum* », 30–34). Un autre cas d'insertion a lieu quand une affirmation est confirmée par une ou plusieurs citations, éventuellement accompagnées de leur commentaire par Heymeric, le tout formant une sorte de parenthèse à la suite de l'affirmation ainsi justifiée (17–21, 24–25). Quant aux rallonges, ce sont des propositions subordonnées, concessives (28–29), causales (34–35) et comparatives (38–39) surtout, qui se placent non pas au milieu de la principale dont elles dépendent, mais à sa suite, en sorte qu'on peut plus aisément les en distinguer. Bien entendu, elles aussi peuvent à leur tour être amplifiées par la présence d'insertions ou de rallonges.

2. Comment dès lors s'orienter dans la forêt à première vue impénétrable qu'offrent les textes d'Heymeric ? Ici, le lecteur doit faire un pari : à moins que l'auteur ne soit fou, sûrement il pose dans sa phrase, en contrepartie et en proportion des difficultés qu'elle présente, des indices suffisants pour venir à bout de celles-ci. Plus la phrase d'Heymeric est longue, complexe et difficile à construire, plus il a dû multiplier, comme le petit Poucet, des petits cailloux destinés à baliser le chemin du sens. Quels sont donc ces signaux ?

Puisque notre auteur aime disjoindre les mots grammaticalement accordés, en intercalant entre eux des compléments ou propositions qui en dépendent, tout mot différé, dont l'absence provisoire rendait le texte difficile à lire, marque, sitôt découvert, la fin d'une portion de texte. Attendus après « *Hanc primordialem* »,

les mots « *essenciam, vitam et intelligenciam* » signalent ainsi la fin d'une section majeure de la phrase. Il en va de même pour d'autres groupes de mots disjoints comme « *correlativa... signa* » (13–14), « *omnipotenti... plantacione* » (23–24), « *filialis... ortus* » (34). De nombreux groupes de mots se terminent de même par un participe ou un adjectif, précédés de subordinées ou de compléments : il suffit alors de rapprocher ce participe ou adjectif du nom précédent de même désinence pour voir se délimiter clairement un membre de phrase autonome : « *celos... resultantes* » (18–21), « *verbum... eructatum* » (30–32/33).

On a vu plus haut qu'Heymeric aimait démultiplier une notion à l'intérieur de sa phrase. On obtient alors plusieurs adjectifs ou participes de même désinence, se rapportant au même terme. Une conséquence naturelle en est la multiplication des rimes, parfois riches : « *encium... creabilium... perducibilium... conducibilium* » (1–10); « *essenciam, vitam et intelligenciam... agentem... fundantem, continentem et custodientem* » (10–25), « *trinitates... distinctas et... subdistinctas* » (12–16). Cette rime est souvent redoublée par l'adjonction d'adverbes parallèles rimant en *-(li)ter* : « *intelligibiliter distinctas et... aptitudinaliter subdistinctas* » (14–16), « *vitaliter genitum et... substancialiter figuratum, eternaliter natum atque cordialiter eructatum* ». Les homéotéleutes, surtout quand ils sont en cascade, contribuent à rehausser les divisions internes de la phrase.

En somme, la prose rimée, telle qu'elle fut pratiquée au XII^e siècle par des auteurs chers à Heymeric comme les cisterciens et les victorins, est utilisée comme un moyen non pas d'orner le discours mais de le clarifier, en soulignant les articulations principales tout à la fois de son langage et de sa pensée. Il importe donc aux lecteurs philosophes d'y être attentifs. Habités qu'il sont à privilégier les concepts, ils peuvent être tentés de négliger l'enveloppe sonore du langage ; or celle-ci peut fournir un fil d'Ariane pour se repérer dans le labyrinthe des propositions et des compléments imbriqués les uns dans les autres. On a vu aussi que la taille croissante des membres parallèles aidait à déchiffrer les plus longs en s'appuyant sur les plus brefs.

3. Comment dès lors éditer la phrase d'Heymeric, lorsqu'elle est si longue ? La couper avant terme ne ferait que l'obscurcir davantage. On posera comme règle qu'une phrase se compose d'une proposition indépendante ou principale complète, accompagnée de ses propositions subordinées. On ne peut donc couper « *Hanc primordiale... intelligenciam* » de « *fatemur* », ce serait séparer complément d'objet direct de son verbe ; ni « *quamvis... eructatum* » de « *fatemur* », ce serait séparer une subordinée concessive de sa principale ; ni « *eo quod... signum* » de « *quamvis... eructatum* », ce serait séparer une subordinée causale de la proposition dont elle dépend.

La ponctuation forte, qui découpe le texte en phrases, est donc pour une bonne part incompressible. Il n'en va pas de même de la ponctuation faible et

moyenne. Ici, c'est à l'éditeur de jouer librement des signes à sa disposition : virgule, deux points, point-virgule, parenthèses, tirets, afin d'introduire des coupes hiérarchisées. L'idéal, quand la phrase est longue, est alors de jouer de toute cette palette de signes : la virgule pour les plus petites portions de texte, le point-virgule et les deux points pour les plus grandes, les tirets et les parenthèses pour des longues incisives : c'est ce qui a été fait dans les *Opera selecta*. Cependant, même ainsi, les moyens dont dispose la typographie moderne restent insuffisants si l'on veut rendre aussitôt apparente la structure de phrases aussi longues que celles d'Heymeric.

À titre expérimental on proposera d'introduire de nouveaux signes, facile à insérer et à comprendre : par exemple un triple ou un quintuple espace blanc, pour séparer les principales sections de la phrase ; ou le retour à la ligne avec maintien de la minuscule en tête de la nouvelle ligne. On pourrait poser de tels signes devant et derrière « *essenciam, vitam et intelligenciam* », ligne 10 ; devant et derrière « *fatemur* », ligne 25 ; devant « *quamvis* » et « *eo quod* », lignes 28 et 34. Ce sont là certes des moyens exceptionnels, mais qui se justifient par le caractère exceptionnel de l'écriture d'Heymeric. D'autre part, une disposition par groupes de mots plus ou moins décalés vers la droite, comme on en a donné quelques exemples ci-dessus, peut-être le moyen non pas d'éditer un texte entier, mais de rendre plus claire sa structure syntaxique, dans l'analyse d'un passage délicat.

Il reste une dernière difficulté : ce sont les phrases commençant par des conjonctions de coordination et des pronoms ou adverbes relatifs. Ces phrases sont en effet particulièrement nombreuses dans l'ensemble du traité ; bien plus, dans l'ensemble des écrits d'Heymeric, elles forment une proportion impressionnante de ses phrases. Soit par exemple le chapitre II, composé de treize phrases, correspondant à six paragraphes :

- (1) Hanc primordiale[m] universitatis encium [...].
 Quale fieri, oriri, causari aut pati nocionale [...].
 Sic sane in proposito exit principium [...].
- (2) Quod attendens Iohannes ait in capite sui evangelii [...].
 Ac pari modo principium huiusmodi processio[n]is
- (3) Unde patet, quod non sequitur : hee due persone seu subsistencie [...].
 Nec huic obstat, si replicetur [...]
 Quia hec ipsa personaliter distinctiva productio [...]
 Sic quippe in proposita unius nature dei originalis [...]
- (4) Quo fit, quod hec ipsa trinitas non est numerus trinarius [...].
- (5) Unde patet, qualiter hii termini numerales censentur secundum mentem [...].

- (6) Quo fit, quod licet constitutio eiusdem trinitatis sit positiva [...].
Propter quod, cum ponimus Filium a Patre generari [...].

Sur treize phrases, cinq débutent par un relatif de liaison (« Quale », « Quod », « Quo », « Quo », « Propter quod »); deux par l'adverbe relatif « Unde »; deux par une conjonction de coordination (« Ac », « Nec »). Autant dire qu'on aurait pu n'avoir qu'une seule phrase. Restent le démonstratif « Hanc » en tête de chapitre, qui débute sûrement une nouvelle phrase et renvoie pour le sens au contenu chapitre précédent; la conjonction « Quia », qu'on peut interpréter comme prolongeant la phrase précédente : « Nec huic obstat... quia »; enfin deux adverbes « Sic », qui introduisent une sorte de récapitulation de ce qui vient d'être dit et pourraient donc être écrits à la suite d'un double point.

Qu'est-ce à dire ? Bien sûr, l'éditeur dispose ici d'une certaine marge d'appréciation et peut sans dommages poser un point devant une conjonction de coordination, ou bien devant un pronom ou adverbe relatif, transformé de cette manière en « relatif de liaison ». Dans le cas de phrases longuissimes comme celles d'Achard, cette coupure est certes un acte charitable envers le lecteur ! Mais il n'en vaut pas moins la peine de constater la tendance, chez Heymeric, à composer ses phrases « à jet continu », c'est-à-dire sans presque faire d'arrêt tant qu'il n'est pas arrivé au bout du paragraphe. Dès lors, on pourrait admettre que, dans la pensée d'Heymeric, son *Tractatus* n'est pas loin de se composer de huit phrases-chapitres, dont deux débutent même par un pronom de liaison¹⁰ ! Il ne s'agit certes pas de les réunir toutes, ce qui ne ferait qu'empirer l'accès du lecteur au sens de ces chapitres ; mais devant une propension aussi marquée de l'auteur à s'exprimer en un petit nombre de phrases étonnamment longues et complexes, il vaut le peine de s'arrêter pour comprendre ce que cette excentricité révèle du projet intellectuel d'Heymeric de Campo.

4. Pourquoi notre auteur écrit-il ainsi ? La réponse exigerait d'être nuancée, œuvre par œuvre. Plusieurs points généraux peuvent cependant être notés. Dans une étude précédente sur la phrase d'Albert le Grand, une des sources majeures d'Heymeric, j'arrivais à la conclusion que sa phrase prolixe et souvent peu ordonnée s'explique entre autres parce qu'au lieu de faire choix, comme Thomas d'Aquin, d'une école philosophique privilégiée, Albert s'efforce au contraire d'élaborer une synthèse complète de toutes les traditions antérieures¹¹. Son écriture reflète donc les élans, les tâtonnements et les rétablissements d'une pensée

¹⁰ Ainsi des chapitres IV et V, dont voici les débuts de phrase : « Qua in re... Que... in qualitate sue originis ... A qualitate vero propria sue originis... A qualitate autem propria sue originis... Ubi... Cuius... In cuius... Et... In quo... Ad exemplum cuius... Que... In quo... Cuius... » ; « Quod... Unde... Propter quod... Quod... Ecce quam proprie... Quo... Quam... Quod... ».

¹¹ « Albert et Thomas ont la même visée : tous deux veulent édifier une synthèse philosophique et théologique aussi achevée que possible. Mais alors que pour Thomas cette synthèse est acquise,

sans cesse en recherche, d'un projet intellectuel sans cesse en cours de réalisation, au moment où il le livre à la plume. Il se pourrait bien que la phrase longue et complexe soit un trait distinctif et peut-être même constitutif de l'héritage albertinien, dont on sait l'importance sur Heymeric.

Comme Albert, Heymeric est au confluent de traditions multiples, qu'il veut à la fois recueillir, articuler entre elles et conserver chacune dans sa singularité. De là des œuvres comme le *Centheologicon*, en cours d'édition critique par Giovanna Bagnasco, qui rassemble, résume et distingue cent manières diverses de faire de la théologie ; comme le *De sigillo eternitatis*, qui s'efforce de récapituler autour d'une figure géométrique l'ensemble du connaissable dans tous les champs du savoir. De même, le *tractatus* édité par Zénon Kaluza porte, selon son titre, « sur l'analyse naturelle de la vérité catholique, touchant les principes universels de la philosophie chrétienne ». L'ouvrage examine en effet les vérités révélées de la foi chrétienne, Trinité et Incarnation notamment, dans la mesure où il est possible de les atteindre à partir d'une réflexion sur la notion de principe. Il s'agit donc d'analyser une rencontre entre des disciplines différentes, ici la philosophie et la théologie, et la façon dont ce que l'une affirme trouve un écho dans ce que dit l'autre, sans cependant les absorber l'une dans l'autre, mais dans le respect de leurs démarches propres et autonomes.

Comme Albert et les auteurs qu'il a influencés, Heymeric ambitionne de tout penser ensemble, sans confusion ni séparation¹². La différence entre les deux maîtres est qu'à deux siècles de distance l'éventail des disciplines et des traditions à faire converger n'a cessé de croître, redoublant le travail du maître pour synthétiser sans simplifier. La phrase immense d'Heymeric est en quelque sorte le symbole et le résultat d'un ultime effort scolastique, j'allais dire hyperscolastique, pour tout avaler, tout digérer, tout tenir ensemble et tout articuler, sans rien perdre de ce qui fait la substance singulière de chaque école ou secteur du

moyennant certains choix — Aristote de préférence aux autres philosophes — pour Albert la synthèse est une œuvre en progrès, un projet en cours de réalisation, d'abord parce qu'il veut tout embrasser, tout rassembler, tout concilier y compris l'inconciliable, ensuite parce que le travail de l'écriture n'est pas distinct chez celui de celui de la pensée : écrivain à plume chercheuse, Albert associe le lecteur à son enquête, à ses hésitations et à ses bifurcations, à sa confiance aussi dans la rationalité du monde et du connaissable. Tôt ou tard et fût-ce cahin-caha, sa phrase et la raison, parie-t-il, finiront bien par retomber sur leurs pieds. Là donc où Thomas, calmement, pose, telles des briques homogènes, ses phrases l'une à côté de l'autre dans un bâtiment dont il a en tête les plans bien arrêtés, Albert, parce que c'est son tempérament, peut-être aussi parce qu'il vient avant Thomas, semble à chaque instant recalculer et revérifier la taille, la forme et la solidité de l'édifice total, au moment même où il en équarrit et en ajuste les moellons colossaux et irréguliers. En somme, si la phrase d'Albert est interminable, c'est d'abord parce que sa synthèse est inachevée » (D. POIREL, « Albert le Grand écrivain », p. 62).

¹² Sur Henri Bate, autre amateur de phrases hyperrhétoriques, voir G. GULDENTOPS, « Bate's *elocutio* », *Mediaevalia. Textos e estudos*, vol. 22 (2003), p. 93–119, en part. p. 111–119.

savoir. Voilà pourquoi sa phrase, à l'image de sa doctrine, nous semble au bord de l'explosion. En ce sens, la figure d'Heymeric marque l'aboutissement et l'achèvement d'une certaine scolastique. Même son disciple et ami, Nicolas de Cues, s'essaie sur d'autres voies, tandis que la seconde moitié du XV^e siècle voit l'essor d'un humanisme, largement constitué sur le rejet des pratiques universitaires, celles-là mêmes qu'Heymeric a poussées à leurs dernières limites. Après notre auteur, il n'est plus possible de continuer à procéder de même, en pensée comme en écriture. L'allure même de ses phrases l'atteste, Heymeric est l'extrême scolastique.

BIBLIOGRAPHIE

ARISTOTELES, *Physica*.

BOURGAIN, P., *Entre vers et prose. L'expressivité dans l'écriture latine médiévale*, édité par C. Giraud, D. Poirel, (Mémoires et Documents de l'École des Chartes, 100), Paris : École des Chartes, 2015.

BOURGAIN, P., « Existe-t-il en littérature un style victorin ? », *L'école de Saint-Victor de Paris. Influence et rayonnement du Moyen Âge à l'époque moderne. Actes du Colloque international du CNRS pour le neuvième centenaire de la fondation (1108–2008)*, édité par D. Poirel, (Bibliotheca Victorina, 22), Turnhout : Brepols, 2010, p. 41–55.

CALMA, D., IMBACH, R., « Heymeric de Campo, auteur d'un traité de métaphysique. Étude et édition partielle du *Colliget principiorum* », *Archives d'Histoire Doctrinale et Littéraire du Moyen Âge*, vol. 80 (2013), p. 291–416.

FREDRIKSSON ADMAN, A., *Heymericus de Campo, Dyalogus Super Revelacionibus Beate Birgitte : A Critical Edition with an Introduction*, (Acta Universitatis Upsalien-sis, 27), Uppsala : Uppsala Universitet, 2003.

GULDENTOPS, G., « Bate's *elocutio* », *Mediaevalia. Textos e estudos*, vol. 22 (2003), p. 93–119.

Heymericus de Campo. Philosophie und Theologie im 15. Jahrhundert, édité par K. Reinhardt, (Philosophie Interdisziplinär, 28), Regensburg : S. Roderer-Verlag, 2009.

HEYMICUS DE CAMPO, « Tractatus de naturali veritatis catholice circa principia philosophie christiane universalia analesy », édité par Z. Kaluza, *Heymericus de Campo, opera selecta*, édité par R. Imbach, P. Ladner, (Spicilegium Friburgense, 39), Freiburg : Universitätsverlag, 2001, p. 180–203.

POIREL, D., « Albert le Grand écrivain, ou le mystère de la phrase interminable », *Portraits de maîtres offerts à Olga Weijers*, édité par C. Angotti, M. Brinzei, M. Teewen, (Textes et Études du Moyen Âge, 65), Turnhout : Brepols, 2013, p. 37–62.

PSEUDO-DIONYSIUS AREOPAGITA, *De divinis nominibus*, PG 3, 585–996.

HEYMERIC DE CAMPO, THE EXTREME SCHOLASTIC

S U M M A R Y

Heymeric de Campo († 1460), whose *Tractatus de naturali veritatis catholice circa principia philosophie christiane universalis analisy* was critically edited by Zenon Kaluza, is characterized by a singular style, recognizable by its endless sentences often occupying one to several pages. In this contribution I wish to study this particularity from three points of view: 1) What syntactic and rhetorical processes does the author use to compose such long and complex sentences? 2) How should we edit and punctuate these texts without cutting them incorrectly while providing the reader with the necessary hierarchical clues that allow him to construct them without too much effort on his part? 3) What does Heymeric's preference for endless sentences mean? I would like to show that Heymeric strives to synthesize all the previous traditions, without losing any of their own differences, but without abdicating the ambition to reunify them. His complex sentence, on the verge of explosion, is like the symbol of this recapitulative effort, which reached its final limits before the end of a certain scholastic age.

KEYWORDS: Heymeric de Campo; syntax; rhetoric; critical edition; punctuation

MOTS CLÉS : Heymeric de Campo ; syntaxe ; rhétorique ; édition critique ; punctuation